LA NUIT DE L'ERREUR

TAHAR BEN JELLOUN

LA NUIT DE L'ERREUR

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 978-2-02-106807-8

© Éditions du Seuil, janvier 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

S'il vous arrive d'aller un jour à Tanger, soyez indulgents pour l'état des lieux, la décrépitude, la nostalgie qui occupe les gens attablés aux cafés, les yeux fixés sur les côtes espagnoles ou sur un horizon de pacotille.

Il n'y a rien à voir. Ni monuments, ni musées, ni criques ; pas même une vieille chose pittoresque qui pourrait vous procurer quelques sensations brèves mais fortes.

Certes, vous pouvez déambuler dans les rues, humer les odeurs de cuisine et les parfums qui ont tourné, ou simplement les effluves de pourriture des sardines jetées sur les trottoirs aux chats qui n'en veulent pas. Les chats de Tanger tiennent à la vie plus que n'importe quel autre animal. Ils sont connus pour leur attachement à cette ville, qui doit probablement leur garantir une petite éternité non négligeable par les temps qui courent.

Vous pouvez aussi rester chez vous, dans une chambre d'hôtel ou chez des amis. Vous aurez tort. Car Tanger, qui n'a rien pour retenir le voyageur de passage, a tout pour le séduire. Mais ce n'est pas visible. C'est dans l'air. Il y a cependant un lieu qu'on peut vous conseiller. Il n'a rien d'extraordinaire. Ce n'est qu'un cimetière, pas très grand, à peine reconnaissable. Mais il est entouré d'immenses eucalyptus qui fournissent une ombre particulièrement apaisante les jours d'été. Ce n'est qu'un cimetière, mais où

sont enterrés des chiens et des chats. On dit qu'un Anglais y aurait enterré, de nuit, son cheval. Mais rien ne le prouve. A l'entrée, se dresse un muret avec des inscriptions en anglais pour rappeler que ce lieu fut créé la Société protectrice des animaux londonienne.

Vous pouvez circuler entre les petites tombes et lire les stèles. Mais ce n'est pas pour cela qu'il faut faire la visite. A côté, à droite de l'entrée, mais en dehors du cimetière, vous remarquerez une tombe sans stèle, une tombe anonyme, un monticule de terre noire, d'une noirceur qui ressemble à du charbon. Elle est plus grande que les autres. C'est une tombe où, dit-on, un humain aurait été enterré. Mais pourquoi ne l'a-t-on pas mis dans le cimetière de la ville ? On dit que la personne qui s'y trouverait ne serait ni vraiment humaine ni animale. Ce serait l'un de ces êtres qui n'auraient jamais dû exister, un être à part qui aurait entretenu d'étroites relations avec la source principale du malheur, celle qu'il ne faut pas nommer et qui circulerait d'une maison à une autre, qui planerait au-dessus de nos têtes sans que nous nous en rendions compte. De temps en temps, quelqu'un viendrait pour changer cette terre et la remplacer par un sable fin et clair. Après une lune, la terre noircit. Du fond de sa tombe cet être attesterait de sa présence et de sa capacité d'agir bien après sa mort ! Il continuerait à respirer dans la douleur, selon un rythme très lent à peine perceptible à l'œil nu.

Cette histoire est sans doute inventée. C'est pour cela qu'on la raconte à voix basse, en regardant à droite et à gauche, en épiant les passants qui pourraient être les messagers d'une souffrance éternelle.

Une tombe qui respire ! L'idée a circulé quelque temps dans les cafés du boulevard Pasteur et de Siaghine. Personne n'est allé voir ce qui se passe à l'ombre de l'eucalyptus. On dit que ceux qui s'y sont aventurés ne sont pas revenus.

Une ville qui produit encore des légendes ne doit pas être entièrement mauvaise. Elle le sait. Elle raconte. Elle se raconte.

1

Il faut que je raconte cette histoire. Il faut que je me vide, comme si j'étais un sac plein de blé. Je verserai son contenu dans un moulin et j'attendrai l'aube pour faire du pain de sa farine. L'histoire que je porte en moi me pèse. Si je ne m'en débarrasse pas, je deviendrai folle, je perdrai la raison et le sens des choses. Je n'ai pas demandé à en être dépositaire, ni à vivre avec ses fantômes. Chacun de nous a un secret. Il le garde jalousement en lui. Parfois c'est peu de chose, une parole murmurée par un vagabond dans l'oreille d'un passant, parfois c'est quelque chose qu'on ne peut pas dire, qu'on ne doit pas dévoiler, une promesse faite au printemps, un amour impossible, une erreur, ou simplement un trésor caché, au fond d'un jardin. Le secret est mon destin.

Il me souvient d'avoir passé un pacte avec une femme, l'ombre d'une femme, belle et inquiète, jeune et troublante. Cette femme, c'est l'image que me renvoie le miroir. Elle est en moi. Quand je me regarde dans le miroir, mon image se dissipe. C'est l'autre que je vois. Physiquement nous ne nous ressemblons pas. Elle a les yeux noirs. Les miens sont clairs, du moins c'est ce qu'on me dit. Depuis ce jour-là j'erre, abandonnée de ceux que j'aimais, oubliée de ceux que je fréquentais, séparée de moi-même comme si j'étais devenue double, rôdant autour des lieux de mon enfance,

les terrasses de mes fantaisies. Je fus conçue la Nuit de l'Erreur, la nuit sans amour. Je suis le fruit de cette violence faite au temps, porteuse d'un destin qui n'aurait jamais dû être le mien.

Je suis une enfant de Fès. J'ai ouvert les yeux dans une maison inondée de lumière parce qu'elle était ouverte sur le ciel. On disait que j'étais fragile et je me conduisais comme si j'étais malade. Je restais des heures à contempler les nuages et à inventer des personnages qui me tendaient les bras pour m'inviter à les rejoindre. Je croyais qu'on pouvait voyager sur les nuages. Je fermais les yeux et je partais. Lorsque ma mère m'appelait, je ne répondais pas. Je l'entendais dire : « Elle est atteinte d'absence ! J'attendrai qu'elle revienne à elle. Son regard est vide. Mais où peut-elle s'en aller comme ça ? Elle pourrait m'aider à faire le ménage ou apprendre à faire la cuisine. Cette fille est peut-être un garçon. Elle joue et vit comme un petit voyou. »

Parfois j'avais envie de lui répondre, mais je n'en faisais rien. Je me prenais à ce jeu, même s'il ne m'amusait pas beaucoup. En fait, je me sentais obligée d'aller ailleurs, là où les nuages m'offraient des surprises, des personnages souvent difformes, à visage humain et au corps étrange, entre celui d'un cheval et d'un oiseau immense. Quand j'arrivais là-haut, un petit garçon portant un chapeau et une fausse moustache me prenait par la main et m'introduisait au cercle des patriarches. Il mettait son index sur ses lèvres pour m'indiquer que la parole était interdite. C'était le monde du silence, d'où on regardait la ville qui grouillait de tous les côtés. Je marchais sur des tapis épais, sans me rendre compte qu'ils étaient suspendus entre des piliers. Je n'avais rien à faire, juste observer le mouvement des corps. Il m'arrivait d'avoir peur parce que je me trouvais face à un être que la nature avait raté, lui donnant

une toute petite tête et des bras très longs qui lui servaient en même temps de jambes. Je savais que ces êtres étaient des réfugiés, parce qu'en ville personne n'en voulait. Mais moi j'étais normale, plutôt bien faite, et je ne souffrais que rarement de crises d'étouffement. Fès est la ville où il est naturel d'étouffer, surtout quand la sensibilité est grande, quand la tête est fragile et le cœur défaillant. Je me sentais comme une intruse dans cet espace où les êtres communiquaient par des dessins. Quand on était là-haut, seul le vent faisait du bruit. C'était presque de la musique. De temps en temps, nos réunions étaient interrompues par le passage d'une compagnie d'oiseaux migrateurs. Ils fendaient l'air avec détermination. On s'écartait pour les laisser passer. J'aimais ces moments où leur déplacement était minutieusement arrangé. Une fois ils se sont arrêtés et se sont mis à danser, formant des figures géométriques d'une précision rigoureuse. Ils nous offraient ce ballet sur une musique qu'on devinait. C'était beau, c'était émouvant. J'aperçus un jour des larmes sur la joue de l'homme à la petite tête. Il suivait le mouvement de ces milliers d'oiseaux sans cligner des yeux. Quand ils s'éloignaient, on reformait le cercle et on se parlait par signes. Le patriarche avait une longue chevelure et semblait avoir plus de cent ans. On savait que c'était le plus ancien de tous, car on lui baisait la main gauche pendant qu'il nous bénissait de la droite. J'étais persuadée que cet homme était de la famille. Peut-être était-il mon grand-père, celui qui est mort le jour de ma naissance. Ma mère me l'avait décrit comme un saint homme, la barbe rougie par le henné et les yeux entourés de khôl. Il me regardait avec tendresse, comme s'il voulait me dire qu'il regrettait de ne pouvoir parler. Quand j'ouvrais la bouche pour prononcer un mot, rien ne sortait. Alors j'abandonnais et, des yeux, j'acquiesçais, comme si je faisais définitivement partie du groupe.

Je prolongeais ces moments d'absence où je me livrais aux jeux de mon imagination, refusant d'être ramenée sur terre. Mes parents savaient qu'il ne fallait pas me réveiller brutalement, ayant peur que j'entre dans la crise des vents, ce que plus tard les médecins appelèrent crise d'épilepsie. Ma mère coupait un oignon en deux et l'approchait de mon nez. Quand ça ne me réveillait pas, elle aspergeait un mouchoir de parfum fort et imbibait mes narines et mes lèvres. Généralement je décidais à ce moment-là d'arrêter mon absence, pas pour lui faire plaisir, mais pour me débarrasser de ce parfum qui me donnait la nausée. J'attendais le lendemain matin pour repartir dans les nuages retrouver mes compagnons du silence. Parfois je ne reconnaissais pas tout le monde. Il arrivait que certains s'en aillent et que d'autres, inconnus de moi, arrivent. Seul le patriarche était inamovible, égrenant son chapelet en remuant ses lèvres d'où aucun son ne sortait. Les autres compagnons avaient tous un défaut physique : il y avait le borgne, celui qui mâchait en permanence un morceau de bois, il y avait le manchot qui jouait de la flûte, il y avait l'homme à la lèvre fendue, qui bavait et se dandinait, le nain qui marchait sur les mains, l'aveugle qui faisait semblant de lire, et puis il y avait Fadela, l'unique femme du groupe, une femme aux seins immenses et au visage de jeune fille. Elle était aussi vieille que le patriarche et tendait la main comme si elle était toujours à l'entrée du mausolée Moulay Driss, où elle mendiait. Elle était l'unique personne que je connaissais, mais elle ne me reconnut pas. Fadela était une tante ou une cousine de mon père. Je n'ai jamais su vraiment qui elle était. Elle venait nous voir l'hiver et partait dès le premier jour du printemps. Elle était considérée comme une folle, une simple d'esprit. Elle disait tout ce qui lui passait par la tête. Elle nous faisait rire et nous faisait peur aussi. Elle était immense,

le visage allongé, plein de rides, les yeux tout petits et la main toujours tendue. Quand elle s'approchait de moi, je savais que dans sa main il y avait un cadeau : un morceau de sucre, une bille, un moineau vivant, un sifflet ou un morceau de pain. Elle ne disait pas qu'elle mendiait mais qu'elle faisait la récolte et permettait aux musulmans de faire leur devoir envers les pauvres en donnant le *zakat*, l'impôt qu'Allah réclame des riches. Elle arrivait parfois avec des sacs de blé et d'orge, et disait : « Ceci est ma contribution pour l'hiver. » Fadela n'était pas folle. Elle hurlait des vérités en plein jour et rejetait la pitié des autres. Je me souviens qu'on l'avait attendue toute une semaine, la fameuse année où il avait neigé sur Fès. On se disait qu'elle n'allait pas tarder à faire une entrée fracassante, insultant le pacha de la ville et ses sbires, envoyant au diable les enfants qui lui jetaient des pierres. Mais elle ne vint pas. Mon père partit à sa recherche et ne la trouva jamais. A présent je savais quand et comment elle était morte : elle avait eu peur de la neige et avait cru que la fin du monde était arrivée. Elle était partie au cimetière de Bab Ftouh, s'était couchée dans une tombe et était morte de froid. On la découvrit beaucoup plus tard, lorsque le soleil revint, un vendredi, jour où des parents de l'homme enterré dans cette tombe vinrent prier sur sa mémoire. Ils eurent peur, appelèrent au secours. Des fossoyeurs qui venaient d'enterrer quelqu'un s'arrêtèrent, creusèrent un trou n'importe où et la mirent en terre en récitant quelques versets du Coran. On apprit qu'une vieille femme avait été découverte et vite mise dans une fosse. Personne ne chercha à en savoir plus. Fadela était morte comme elle avait vécu, seule et pauvre.

Je me souviens du jour où elle m'avait pris la main et m'avait dit :

« Écoute-moi. Je sens qu'il est de mon devoir de te

raconter ta naissance. Tes parents ne le feront pas. Ta mère, telle que je la connais, se mettrait à pleurer et tu ne comprendrais rien à ce qu'elle te dirait. Quant à ton père, il fermerait les yeux et balbutierait des mots incompréhensibles. J'étais là par hasard. En fait, pas tout à fait. Je savais que ta mère allait accoucher d'un jour à l'autre. Mais ce que j'ignorais, c'était l'état de santé de ton grand-père, d'autant plus qu'il n'était pas très âgé. C'était un bel homme, un sage, aux yeux noirs entourés de khôl. Sa barbe passée au henné lui donnait l'air d'un marabout. Il était fort et personne ne s'attendait à le voir partir si subitement, le matin même de ta naissance. Il s'était réveillé les yeux révulsés. Ta mère s'était approchée de lui et lui avait demandé sa bénédiction. Il n'arrivait pas à lever la main et à la poser sur le ventre de sa fille. Sans sa bénédiction, l'enfant à naître ne serait pas le bienvenu. Ta mère le suppliait, mais ses yeux regardaient ailleurs. Elle lui avait pris la main et l'avait posée sur son ventre, mais elle était froide et glissait comme si elle refusait tout effort. Les premières contractions furent suivies des premiers gémissements de ton grand-père. On installa ta mère à l'autre bout de la pièce. La sage-femme allait de ta mère à ton grand-père, et se frappait le visage en disant : "Le malheur est entré avant moi dans cette maison. Le malheur est là, je le sens, je le vois. Je n'y suis pour rien. Ce n'est pas de ma faute si cette naissance se passe dans ces conditions. Il a fallu que ça tombe sur moi ! Je ne peux pas abandonner la pauvre femme. Pourquoi le vieux a-t-il choisi de mourir ce matin ? Pourquoi le destin me fait ça à moi, fille de bonne famille, croyante et fidèle à la parole de Dieu ?"

« Ton grand-père avait perdu connaissance. Seul signe de vie, son index droit était levé pour la dernière prière. La famille allait d'un lit à l'autre et pleurait. On ne savait

pas si ta mère pleurait parce qu'elle était délivrée ou parce qu'elle perdait son père. Tu as alors poussé un cri étrange, comme pour nous annoncer la mort de ton grand-père. A ce moment précis, la sage-femme s'est précipitée vers lui et a dit : "Il est parti chez Dieu." Il n'y eut pas de fête le septième jour. Les gens ne savaient pas s'il fallait féliciter ta mère pour la naissance de sa fille ou lui présenter leurs condoléances pour la mort de son père. Personne n'avait envie de sourire. On pensait à la malédiction mais on ne voulait pas l'évoquer. Ce fut un long moment pénible pour toute la famille. Évidemment, on s'attendait à tout avec toi. On se disait : "Cette enfant est capable de tout", alors on te laissait en paix et on ne te dérangeait pas quand tu partais dans tes rêveries. Voilà, ma fille, tu sais tout. C'est lourd de porter sur son visage l'image de la mort ! Je te plains. Mais je t'aime bien. »

Il était curieux pour moi de la retrouver entourée de ces êtres que la vie n'avait pas aimés, là, en ce lieu à mi-chemin entre le monde et l'au-delà, pas tout à fait morts ni entièrement vivants, ce lieu où les nuages leur servaient de palais, de cimetière et peut-être aussi de paradis.

Quand je reprenais conscience, quand je quittais mon état d'absence et me mêlais aux autres enfants, je me sentais protégée et même supérieure à tout le monde, parce que j'avais une clé pour ouvrir une petite porte sur ce qui se passe de l'autre côté de la vie, là où la mort n'est pas forcément une torture perpétuelle, un enfer où on est éternellement puni pour des péchés ou des pensées jugées mauvaises, là où le corps est séparé de l'âme et où on le soumet à des épreuves terrifiantes.

C'était cela mon mystère. Je n'étais pas assez folle pour le divulguer. De toute façon, qui m'aurait crue ? Moi-même je doutais, quand je restais longtemps éloignée de cet ensemble de nuages où j'embarquais comme si je partais

faire un long voyage. Le printemps et l'été, le ciel de Fès était sans nuages. Il devait les pousser vers d'autres pays. Mais je découvris un jour qu'un ciel n'est jamais tout à fait bleu, tout à fait limpide. J'arrivais toujours à repérer quelques traces de nuages, même menus, transparents ou trop légers. Mon imagination était rompue à cet exercice. Il me fallait juste un peu de concentration, et me voilà partie dans l'entre-deux-mondes, là où personne ne pouvait m'atteindre.

Avec ces séjours fréquents dans l'entre-deux-mondes, j'acquis une dureté qui allait m'être utile plus tard. Là, la méchanceté n'existait pas. Tout était statique, figé dans une apparence de laideur ou de malformation rendant toute tentative de mauvaise action impossible. Ces êtres-là avaient tant souffert dans la vie qu'ils étaient devenus hors d'atteinte. Ils continuaient à observer le monde et riaient parfois de la naïveté des vivants ou de leur rapacité. Fadela le disait souvent : « L'argent est ce qui sépare les frères et les amis. » A Fès plus qu'ailleurs, les gens ont une passion pour l'argent. Je savais comment nous étions considérés parce que notre famille n'était pas riche. Ma mère ravalait ses larmes et mon père fermait les yeux pour ne plus voir le monde. Il avait brutalement perdu la vue alors que ses yeux étaient intacts. Les médecins ne comprenaient pas ce phénomène. Ils disaient que son cerveau ne commandait plus à ses yeux. Je compris plus tard combien il avait raison de refuser de voir ce qu'il y avait à voir. La laideur des gens ne se portait pas sur leur visage mais dans leurs gestes. J'étais la seule personne qu'il voyait encore. Il venait dans ma chambre et s'excusait de s'être réfugié dans le noir. Je lui ressemblais. Moi je m'absentais et lui, il mettait un voile entre lui et le monde. Je me souviens du jour où il fut humilié publiquement par son associé, qui n'avait pas supporté qu'il ait donné une somme d'argent

aux nationalistes luttant pour l'indépendance. Il pensait que c'était normal de participer à ce combat, d'autant plus que ceux qui refusaient cette solidarité étaient mis à l'index et risquaient de voir leurs magasins incendiés. L'associé, qui était en fait le patron, était l'homme le plus avare de la médina. Plus il avait de l'argent, plus il devenait méchant. Il circulait dans la vieille ville sur un mulet qu'il soignait mieux que son domestique. Ce n'était pas la première fois que mon père provoquait sa colère. Ce jour-là mon père décida de fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre. Peu de gens comprirent ce qui s'était passé. Un jour, l'un des domestiques de l'avare apporta une lettre à la maison. C'est moi qui la lus à mon père :

« Sache qu'à partir d'aujourd'hui, nous ne sommes plus associés. J'ai fait les calculs et il te revient la somme de 20 252 rials, que je t'adresserai bientôt. Il faut que je te dise qu'un commerçant n'a pas à s'occuper de politique, que je préfère un homme malin et astucieux qu'un commerçant naïf et scrupuleux. J'aime l'argent plus que tout au monde. J'aime l'argent et je méprise ceux qui n'en ont pas. Or tu n'en as pas et c'est pour cela que nous n'avons plus rien à faire ensemble. Prends tes sous et va-t'en prier dans les mosquées pour que nos maîtres les Français nous abandonnent, et nous serons tous ruinés à ce moment-là. Bonne route ! »

Mon père partit d'un grand éclat de rire et me dit : « Fais ta valise, ma fille, nous partons ! » Ma mère pleurait, notre bonne Radia pleurait et moi je ne savais pas quoi dire ni quoi faire. Ma mère eut une idée : « Si on quitte cette ville bien-aimée, peut-être que mon homme retrouvera la vue ! »

J'en étais persuadée. Je savais que mon père étouffait dans cette médina, comme j'étouffais dans cette vieille maison humide et triste. Mais j'avais les nuages, heureu-

sement. La décision était prise : nous irions à Tanger, ville internationale, ville des deux mers, ville à deux heures de bateau de l'Europe, Tanger, ville où on oublierait Fès et ses pierres noircies par le mensonge et l'appétit du gain.

Je savais que j'avais un oncle à Tanger, un homme bon, assez philosophe, qui venait nous voir tous les deux ans pour aller prier à Moulay Driss et acheter ses djellabas en soie et ses babouches faites sur mesure. C'était un dandy, un homme qui avait fréquenté les Espagnols quand il travaillait à Melilla. On disait qu'il avait été l'amant d'une belle actrice espagnole et qu'il aurait eu un fils avec elle, appelé Pablo en hommage à Picasso qu'il admirait beaucoup. Ce frère aîné de mon père avait fait fortune durant la guerre en fabriquant des uniformes pour l'armée de Franco. Il n'aimait pas parler de cette époque. Depuis qu'il s'était installé à Tanger, dans le quartier de Siaghine, où il vendait des bijoux en or, il faisait moins d'argent mais continuait à séduire les femmes. On sait que les bijoutiers sont des séducteurs. Ce fut probablement pour rester en contact avec des femmes qu'il avait choisi d'ouvrir cette boutique. Son épouse et ses enfants ne se doutaient de rien, mais son élégance, sa beauté trahissaient sa passion pour les femmes. Entre lui et mon père il y avait un monde. Autant l'un était dans le plaisir, le jeu, la séduction, autant l'autre était sérieux, timide et mal à l'aise. Mon père avait refusé de faire des affaires pendant la guerre. Sa morale l'empêchait de gagner facilement de l'argent. En fait ce n'était pas facile, puisque mon oncle courait des risques et avait reçu un jour une balle dans la jambe. C'étaient deux tempéraments différents. Et moi je tenais des deux : j'admirais mon oncle et j'aimais mon père. Ne pouvant être ni l'un ni l'autre, j'avais choisi de me réfugier dans mes fameux nuages. On m'avait dit que Tanger était la patrie des nuages. Certains venaient

d'Espagne, d'autres remontaient du désert. J'étais comblée à l'idée de pouvoir continuer mes voyages particuliers. Je n'étais pas une fille comme les autres, je ne rêvais pas du prince charmant mais du patriarche et de ses compagnons, qui m'apprenaient à vivre sans étouffer.

Nous quittâmes Fès, la nuit, sans verser une larme. Peut-être ma mère pleura-t-elle, mais elle dut le faire en silence. J'avançais en prenant la main de mon père. Nos bagages étaient chargés sur un mulet. Le train de nuit était préférable, parce que les douaniers espagnols étaient moins regardants. Je vis pour la première fois un passeport. Ma photo était collée dans celui de ma mère. Le Maroc était divisé en deux : le nord jusqu'à Arbaoua était occupé par l'Espagne, le reste était sous protectorat français. Mon père me dit : « On prend le train de nuit, parce qu'on arrive avec le lever du soleil sur Tanger. Tu verras comme c'est beau. Il vaut mieux découvrir cette ville à l'aube que l'après-midi ! »

A Arbaoua, nous fûmes fouillés un par un. Les soldats de la *Guardia civil* prirent un bracelet à ma mère et cinquante dollars que mon père avait dissimulés dans la doublure de sa veste. Lorsque le train redémarra, mon père poussa un soupir et dit : « Heureusement qu'ils n'ont pas vu le sac noir ; c'est là où j'ai caché toutes mes économies ! »

L'arrivée à Tanger fut belle. Le train avançait lentement et la ville s'approchait de nous petit à petit, enveloppée d'une mince couche de brume. Mon père nous dit, en essuyant une larme : « Je savais que le miracle se produirait. Ma vue revient peu à peu. Je vois trouble. Je distingue des formes, j'aperçois des couleurs, ma vue se libère, mes yeux me reviennent, je savais que Fès me faisait mal et que je retenais l'envie de voir… »

La Cadillac noire de mon oncle nous attendait à la sortie de la gare. Il y avait une foule de jeunes militaires espagnols qui prenaient ce train. On arrivait à peine à se faufiler. Deux porteurs transportaient nos bagages, mon père serrant contre lui le sac noir. Le chauffeur nous indiqua que son patron ne se réveillerait pas avant dix heures et qu'il nous verrait plus tard. La maison de mon oncle était grande. Il n'était pas question de s'installer là plus d'une semaine. Nous n'étions pas en vacances. Nous changions de ville et de vie. Mon père et son frère avaient convenu d'ouvrir un commerce de tissus. Il fallait vite trouver où loger ; quant au magasin, mon père devait reprendre celui d'un neveu qui avait mal tourné et avait disparu en abandonnant tout. La rumeur disait qu'il avait suivi une danseuse à Cuba. Le fait est que son magasin était fermé depuis plus d'un an.

Nous passâmes une semaine à ne rien faire. Ma mère proposait son aide à ma tante. Quant à moi, j'attendais de passer un test pour entrer à l'école mixte pour préparer le certificat d'études. Je montais sur la terrasse et observais le ciel. Je n'arrivais pas à me remettre dans les nuages. J'étais inquiète. Je ne disais rien. Je rêvais les yeux ouverts, mais je ne parvenais pas à escalader l'espace qui me séparait de mes compagnons. Je n'étais pas chez moi, je ne me sentais pas à l'aise. Les nuages s'assemblaient, passaient et repassaient. Mon imagination était en panne. C'était normal, je venais d'avoir mes premières règles.

Quelque chose avait changé en moi, ma vie n'était plus ce qu'elle était. J'en parlai à ma mère, qui s'occupa bien de moi durant ces jours où mon sang coulait. Elle me disait : « Tu as mal ? C'est ta tante qui annonce son arrivée ! » On ne parlait pas du sang. On appelait ça « la tante ». Comme tout le monde, je disais aussi « J'ai la tante »,

jusqu'au jour où, la sœur de mon père étant venue nous rendre visite, je dis à ma mère : « Le sang est arrivé ! », et à mon père : « La douleur est là ! » Je riais toute seule. Je n'aimais pas cette femme exubérante et bavarde. Elle voulait me donner en mariage à son fils cadet, un petit gros qui passait beaucoup de temps dans les toilettes, crachant dans la paume de sa main droite pour mieux faire glisser son pénis. J'avais surpris ma tante en train de décrire, dans le détail, comment son fils pratiquait ce qu'elle appelait « l'habitude clandestine ». Et moi, je devais être élue pour casser cette habitude. En fait, je devais remplacer sa main droite.

La nuit je suppliais le ciel de m'aider à retrouver mes personnages. A partir de cette époque, je compris que les nuages étaient réservés à l'enfance et qu'il fallait chercher ailleurs. Je ne savais pas que l'épreuve du sang était importante au point de me priver de mes secrets d'enfance sans toutefois m'offrir d'autres jardins. Ma mère me fit comprendre que dorénavant j'accédais à un âge sérieux, que je devais réussir à l'école et me préparer à la vie. Je voyais peu mon père qui était très occupé à monter sa nouvelle affaire. En revanche j'accompagnais mon oncle chez des juifs qui lui vendaient des bijoux. Ils venaient pour la plupart de Belgique ou de Gibraltar et s'installaient dans une salle au fond du casino espagnol. J'étais impressionnée par la rapidité avec laquelle mon oncle examinait les bijoux, une loupe coincée sur l'œil droit.

Le magasin que reprenait mon père donnait sur une maison. Mon oncle trancha :

– D'une pierre deux coups : vous habiterez la maison derrière le magasin !

Ma mère dit :

– Mais c'est une maison qui n'a pas de porte.

Mon père répondit :

– Si, elle a une porte immense, c'est le rideau du magasin. Pour entrer à la maison, on est obligé de passer par le magasin.

Nous déménageâmes assez rapidement. Ma mère était malheureuse. Non seulement la maison n'avait pas de fenêtres ni de portes, mais elle n'était pas raccordée à l'eau de ville. Mon père tenta de dédramatiser en rappelant qu'il y avait une fontaine publique à cent mètres du magasin, en plus d'un puits qui se trouvait dans la cuisine. Ma mère enleva le couvercle du puits et cria :

– Y a-t-il quelqu'un ?

L'écho répercuta plusieurs fois sa question et nous crûmes tous entendre une voix de femme répondre :

– *Si, la gente de la casa.*

C'était ainsi qu'on appelait les djinns, « les gens de la maison », ceux qui occupaient les espaces abandonnés en se livrant à des acrobaties qui rendent fous les gens superstitieux. Je n'étais pas mécontente de notre nouvelle situation. Nous étions des émigrés, des exilés, des gens de Fès montés à Tanger, ville de la débauche, du trafic et des djinns parlant espagnol et portugais. Tout cela me convenait parfaitement pour remplir mes jours et mes nuits d'histoires pleines de magie et de fantaisie. Je n'avais pas peur. J'étais responsable de la corvée de l'eau en attendant que la régie espagnole nous en fournisse. J'attendais le soir pour aller remplir les seaux et les verser dans les grandes jarres. Il y avait celle réservée à l'eau pour boire et cuisiner, puis il y en avait une autre pour le ménage et la salle de bain. Il fallait vingt seaux par jour. J'en amenais dix le matin et dix le soir. Je considérais cela comme une gymnastique et un devoir. Ma mère me bénissait et mon père me donnait de l'argent pour aller au cinéma. C'était mon cousin Malek qui m'emmenait une fois par semaine au cinéma Lux. Il avait deux ou trois ans de plus que moi.

Il était fier d'un duvet noir qui lui poussait au-dessus de la lèvre. Un jour, il me dit :

– Tu aimes mes moustaches ?

– Quelles moustaches ? C'est un duvet de bébé.

Furieux, il baissa son pantalon et je vis plein de poils noirs autour de son sexe. Il me prit la main et l'approcha de son bas-ventre en criant :

– Touche, touche, touche, tu verras que je suis un homme ! »

Je résistai, puis prise par une incompréhensible impulsion, j'empoignai sa verge et la serrai très fort entre mes doigts. Il poussa un hurlement et ma main fut inondée d'un liquide blanc, épais et chaud. J'étais dégoûtée. Je m'essuyai sur sa chemise. J'étalai le liquide sur son visage pendant qu'il se débattait. Je me sentais sale, très sale. En rentrant à la maison, l'eau manquait pour faire ma toilette. Il était tard pour sortir à la fontaine publique. Je pris une corde, l'attachai à un seau et le jetai dans le puits. Il y eut un long moment de silence avant que le seau ne touche la surface de l'eau. Là j'entendis cette phrase :

– *Hija de puta ! Tus manos son malditas. Si tu quieres nuestra agua, hay que hace una cosa para nosotros : dame la cadena de ore de tu madre ! Atencion, chica, no hace lios !*

Ce dernier mot fut répété plusieurs fois. Je comprenais vaguement ce qu'il voulait dire, mais je ne le connaissais pas. *Lios*, un mot tangérois pour dire « problème ». Mais quels *lios* pouvais-je poser à ces gens du fond du puits ? Je ne réfléchissais même pas. Il n'y avait pas d'hésitation à avoir. Il fallait voler la chaîne en or de ma mère et la jeter dans le puits. J'étais persuadée que je n'avais pas le choix et que ma vie en dépendait. Mes parents dormaient. J'entrai sur la pointe des pieds et sans faire de bruit je trouvai la chaîne, l'enroulai autour de mon poignet et descendis à la cuisine. Quand je dis « Il y a quelqu'un ? », je n'entendis

pas de réponse. J'accrochai la chaîne autour de l'anse du seau et le fis descendre dans le puits. Je sentis que le seau s'était rempli d'eau. Je le remontai facilement. Il n'y avait plus de chaîne autour de l'anse. Elle n'avait pas dû tomber, puisque j'avais fait un nœud. Je me mis à me laver. J'étais toute nue sous une lumière faible. Je remarquai que moi aussi j'avais quelques poils sur le pubis. Je les frottai avec du savon. Je repris de l'eau et nettoyai la cuisine. Il était minuit et je n'avais pas sommeil.

C'était l'époque où mon père m'envoyait sur la terrasse pour surveiller l'entrée du port. Une fois par semaine un gros paquebot ramenait des émigrés qui faisaient escale à Tanger. Mon père était tailleur. Il vendait des djellabas et des sérouals. Les émigrés descendaient en ville et achetaient des habits marocains traditionnels avant de rejoindre leurs villages du sud. Le jour du *Paquet* était pour mon père un jour faste. Il vendait des dizaines de djellabas. Le magasin se remplissait de ces hommes rudes, parlant mal l'arabe, des Berbères qui entre eux parlaient en tachlhit. Mon père comprenait cette langue. Il leur répondait en tachlhit, ce qui les amusait et les rassurait. Ils essayaient les djellabas, abandonnant leurs costumes français mal taillés et froissés, et repartaient, heureux d'exhiber ces vêtements du pays. Je me souviens de leurs visages fatigués, de leurs yeux tristes. Ils avaient passé au moins une année loin du pays et rentraient pour quatre ou cinq semaines. L'étape de Tanger était pour eux nécessaire et salutaire. Ils se débarrassaient de l'exil. Ils se lavaient comme si la France les avait salis. Ils ne disaient rien, ne se plaignaient pas, mais quelque chose de triste habitait leur regard : une espèce de contrariété, un désarroi, une lassitude. Ils repartaient en fin d'après-midi. Le *Paquet* quittait le port et se dirigeait vers Casablanca. De la terrasse je le regardais glisser lentement avec ses lumières

miroitantes et je repensais à ces hommes enveloppés dans leurs djellabas blanches, à l'aise dans leurs larges sérouals. Des visages restaient présents dans ma tête. Anonymes, discrets, las. Mon père était heureux d'avoir eu une bonne journée, et ma mère, contente de ne plus entendre son mari rouspéter parce que l'argent manquait.

Je montai sur la terrasse et contemplai le ciel étoilé. Je ne risquais pas d'y voir apparaître les compagnons de l'entre-deux-mondes. Les nuages ne m'invitaient plus au voyage. Mon imagination était toujours foisonnante, mais elle se détournait du ciel pour me renvoyer au puits. La nuit était calme et je sentais naître en moi une envie d'absence. Ça me manquait. Il faut dire qu'il y avait eu pas mal de changements depuis que nous avions quitté Fès. Je regardais la lune et la trouvais assez terne. Je n'avais pas envie d'y aller. Je préférais mes beaux nuages compacts, qui m'offraient des heures de dépaysement et de repos. Le sommeil, avec ses rêves et ses cauchemars, me laissait frustrée. En revanche j'étais attirée par les voix espagnoles du puits. Je n'osais pas y retourner, de peur que la voix me réclamât encore un bijou ou un autre objet appartenant à mes parents. D'ailleurs je projetais d'aller voir mon oncle pour lui demander de me prêter une chaîne en or en attendant que je retrouve celle offerte au puits. Le lendemain je racontai tout à mon oncle. Il était effondré :

– Mais, ma pauvre Zina, tu es folle. Tu sais bien que la plupart des puits, dans les vieilles maisons, sont habités par des djinns. Personne ne se sert plus de l'eau de ces puits. C'est une eau impure et qui affecte le cerveau et la mémoire si on la boit. J'espère que tu n'as fait que te laver. A présent il faut faire très attention. Ces gens sont terribles. Ils te poursuivront, s'ils n'ont pas ce qu'ils exigent. Pour le moment ils ont la chaîne en or ; demain ils voudront la ceinture en or, après ce sera les économies de ton père,

et puis, quand ils auront tout eu, ils te demanderont de les rejoindre. Ils ont une telle force de conviction que peu de personnes parviennent à leur résister. La solution est dans le déménagement. Mais ton père vient à peine de commencer son affaire. Il ne faut plus que tu t'approches du puits. Promets-le-moi. Je te donne une chaîne en or que tu remettras dans la boîte à bijoux de ta mère. Elle ne se rendra compte de rien. Il ne faut pas qu'elle sache ce qui s'est passé. Méfie-toi, les djinns sont terribles. Ils sont les pétales d'une rose vénéneuse. Ils sont les apprentis de Satan. Répète après moi :

Je répétai après lui, plus pour lui faire plaisir que pour éloigner de moi la tentation d'être en contact avec les djinns de la maison.

– Est-ce que tu fais tes cinq prières ?

– Non, mon oncle. Mon père m'a appris, et puis il m'a dit qu'il n'y a pas de contrainte en islam, que j'étais seule responsable de ce que je fais et ce que je dis, que le jour du Jugement dernier chacun de nous sera livré à Dieu dans la plus grande solitude. Il m'a dit que toute brebis est accrochée par sa propre patte chez le boucher…

– Qu'est-ce que cette histoire de brebis ?

– Ça veut dire que seul celui qui reçoit les coups en connaît la douleur… Mais n'aie pas peur. Je ne suis pas comme les autres enfants. Je suis née le jour de la mort de mon grand-père. La fête de ma naissance s'est mélangée avec les funérailles. Je suis mal née. Ma naissance fut en même temps un deuil. Ma mère eut beau me couvrir de baisers, elle ne s'empêchait pas d'associer ma venue au monde avec le départ de son père qu'elle aimait par-dessus

tout. Je suis une malédiction. Mais je suis douée pour prévenir le mal ou même pour le provoquer. Je sais aussi comment l'arrêter. Je n'ai jamais peur. Rien ne m'effraie. Mes parents ne se doutent pas de tout ce dont je suis capable. Il vaut mieux, parce que je sais que je pourrais être terrible. A présent tu connais mon secret. Tu le gardes pour toi, enfoui au fond de ton cœur. Jamais tu ne me trahiras. Jamais tu ne m'oublieras. Ce sera notre pacte. A la vie. A la mort.

Je lui pris la main droite et la baisai respectueusement, comme je faisais avec mon père. Ensuite je pris l'autre main et la mordis de toutes mes forces. Il poussa un petit cri, puis me donna un rial en or. « Ceci est un louis », me dit-il. Je le pris comme gage de notre pacte. J'aurais voulu qu'il me donnât sa montre de poche, mais je me ravisai : je la prendrais le jour de sa mort.

La nuit d'après, je crachai dans le puits. Le bruit que fit mon crachat en touchant l'eau ressemblait à un rire idiot. Je pris de l'eau pour me laver les pieds. Elle était brûlante. Les djinns devaient craindre le froid. Je remis le couvercle en place et montai me coucher. En passant devant la chambre de mes parents, j'eus l'idée de remettre la chaîne en or à sa place. J'y renonçai, la trouvant assez belle, et la mis autour de mon cou. Ce fut peut-être à cause de cela que je fis ce que j'appellerais plus tard « le rêve déterminant », celui qui traça un chemin pour mon destin.

Cela faisait presque un an que je n'avais pas revu les compagnons du silence. Ils étaient tous là, immuables dans leur position, mais, à cause sans doute de l'état de rêve, ils se mirent à parler dans une langue qui m'était inconnue, mais le plus étrange était que je comprenais ce qu'on me disait. Moi-même, je leur répondais dans cette langue. Il était question de Jabador, de caftan de lumière,

de ceinture en or, de colliers de perles et d'épis de maïs. Seul mon grand-père s'adressait à moi en écrivant en arabe sur un miroir. Ce qu'il me disait était compliqué, parce qu'il mélangeait des prières à des remontrances du genre :

« Ne t'approche plus du puits. Ne bois pas son eau, elle est chargée de malheur. Le Bien est en toi, le Mal est en toi. Choisis le Bien, sinon ton âme et celle de tes ancêtres seront consumées par le feu, un feu éternel qui se maintiendra vif jusqu'au jour du Grand Jour, le jour du Jugement dernier ! Nous sommes à Dieu et c'est à Lui que nous reviendrons. Nous Lui serons restitués tels que nos actes nous auront faits. Nos corps témoigneront pour nous, chaque membre prendra la parole devant l'Éternel et dira nos vertus et nos vices… Tu as le temps encore de retrouver le droit chemin, celui de la paix. Hélas, ma petite-fille, je sais que la paix ne t'attire point. Il faut rompre avec les forces du Mal ! »

Pendant qu'il écrivait cela, les autres m'encourageaient à persévérer dans la voie du Mal. Le patriarche voulait que je devienne le mauvais œil, celui qui se poserait sur ceux dont je voudrais le malheur ; le nain me recommandait de cracher dans la source de Sidi Harazem pour empoisonner toute la ville de Fès ; l'homme à la tête minuscule me demandait de mettre le feu à la Qissaria, le bazar de la médina de Fès… Ils voulaient tous me transmettre des volontés de destruction et d'anéantissement. J'étais désarçonnée. Je fus prise de tremblements, ce qui me réveilla en sursaut, le cœur battant et le visage en sueur. Ce rêve me marqua profondément. Je n'avais pas l'âme d'une justicière ni d'une sorcière. Je passai le reste de la nuit assise sur le bord du lit, les yeux ouverts comme cela m'arrivait quand je regardais les nuages. Au bout d'un moment je fus prise d'une grande lucidité. Je voyais les choses avec une

précision extraordinaire. Tout devint clair. Je n'avais plus besoin de passer par le puits ou par les rêves. Je savais que j'allais grandir et qu'il fallait prendre mon destin en main. Je ne ferais pas de mal délibérément, mais gare à celui qui m'en ferait ! Je compris que j'avais un don, celui de la clairvoyance extrême, celle qui nous met au contact avec l'air, l'eau et le feu. Je portais en moi assez de vertus pour agir sur le Mal, soit pour l'empêcher, soit pour l'utiliser contre ceux qui seraient injustes. Mes convictions étaient solides, fortement ancrées dans ma vie, celle apparente, la vie quotidienne d'une jeune fille pleine de promesses pour réussir, la vie intérieure, celle que personne ne soupçonnait en moi, la vie où je pouvais entrer en contact avec les forces non visibles.

Le lendemain je demandai à ma mère de me donner sa chaîne en or. Au moment où elle allait la chercher, je la sortis de ma poche et lui avouai que je l'avais prise pendant qu'elle dormait. Elle me donna une *khamsa*, une petite main en or que j'accrochai autour de mon cou. Je savais que ce bijou m'aiderait.

Je réussis mon certificat d'études sans faire d'efforts. Je demandai à mon père de m'emmener avec lui à Fès, où il devait récupérer des objets laissés chez ma tante.

C'était l'été. Il faisait très chaud. Mon oncle nous donna sa Cadillac avec son chauffeur. Mon père aimait beaucoup sa ville natale. Il avait une appréhension en faisant ce voyage. Il se sentait comme quelqu'un qui revient dans une maison où il n'a plus le droit d'aller. J'étais là pour l'aider, pour le réconforter. Je savais lire dans son regard les pensées qui lui faisaient mal. Je me sentais forte. Ni peur ni angoisse. Je savais qu'il n'était pas question pour lui de revoir son ancien associé. Il devait rendre visite à sa sœur, prendre des affaires et repartir. Il fallait trouver